

## Elias Canetti reste à découvrir

Elias Canetti, *La Conscience des mots*, essais traduits de l'allemand par Roger Lewinter, Paris, Albin Michel, 1984.

Diane-Monique Daviau

Volume 27, Number 1 (157), February 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31248ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Daviau, D.-M. (1985). Review of [Elias Canetti reste à découvrir / Elias Canetti, *La Conscience des mots*, essais traduits de l'allemand par Roger Lewinter, Paris, Albin Michel, 1984.] *Liberté*, 27(1), 177–180.

DIANE-MONIQUE DAVIAU

## ELIAS CANETTI RESTE À DÉCOUVRIR

*Elias Canetti, La Conscience des mots, essais traduits de l'allemand par Roger Lewinter, Paris, Albin Michel, 1984.*

Elias Canetti n'a jamais couru après la gloire. Le Nobel de 1981 apporta à cet exilé une reconnaissance qui le réconforta peut-être, lui à qui on a accordé si peu d'attention au cours de ce demi-siècle qu'il a consacré à la pensée et à l'écriture. Mais son exigence fondamentale étant de prendre ses *lecteurs* au sérieux, de prendre *au sérieux* ces lecteurs, et son plus grand souhait étant qu'on le lise encore dans cent ans, il est surtout réjouissant de constater que l'attribution de ce prix prestigieux contribue maintenant à faire connaître à un vaste public (mieux vaut tard que jamais!) une œuvre dont les traits dominants sont justement le sérieux, l'honnêteté et l'universalité.

La parution de la traduction française de ce recueil d'essais écrits entre 1962 et 1974, *La Conscience des mots*, rend enfin accessible aux lecteurs francophones un livre centré sur la réflexion, le questionnement, la conscience, la remise en question de jugements tenus pour des vérités éternelles.

L'ouvrage rassemble une quinzaine d'essais, certains portant simplement sur des thèmes, tels la puissance et la survie, le réalisme et la réalité, la langue, le journal intime et ses formes connexes, d'autres se

concentrant sur des personnalités d'écrivains, de philosophes: Hermann Broch, Tolstoï, Karl Kraus, Confucius, Georg Büchner, Franz Kafka. Un essai intitulé «Le premier livre» explique la genèse du roman *Auto-dafé* que Canetti rédigea entre l'automne 1930 et octobre 1931. Tous les textes de ce recueil provoquent la réflexion, captivent par la façon de circonscrire le propos, fascinent par la précision et l'élégance de l'écriture. S'il fallait absolument ne retenir que deux titres de ce recueil, j'opterais pour «Le premier livre» et «L'autre procès, lettres de Kafka à Felice», pour la différence extrême du propos, du ton, et pour ce que ces deux textes révèlent de la vision du monde de Canetti et du projet littéraire dans lequel elle s'incarne.

Kafka était l'écrivain auquel Canetti se mesurait à chaque phrase qu'il entreprenait d'écrire. Lorsqu'il reçut le tout nouveau Prix Franz-Kafka en septembre 1981, Canetti écrivit dans son discours de remerciement: «Mes expériences avec Kafka persistent encore aujourd'hui. Depuis cinquante-et-un ans je vis avec lui, depuis plus longtemps qu'il n'a vécu lui-même. C'est le seul droit que j'ai sur lui: il ne réussit pas à mourir en moi.»

Aujourd'hui, en 1985, l'essai de Canetti n'a évidemment pas la résonance qu'il eut lors de sa publication en 1968. Pour comprendre l'importance de ce texte et surtout ce qu'il représentait pour Canetti, il faut se rappeler que les lettres de Kafka à Felice, décédée en 1960, ne furent rendues publiques qu'en 1967. Quelques mois à peine après leur publication, Canetti faisait paraître cet essai dans lequel, à partir de la recension des lettres de Kafka à Felice Bauer, il analyse la dialectique Ecrire-Vivre. La minutie et l'engagement avec lesquels Canetti suit pas à pas la relation s'établissant entre Kafka et Felice montrent à quel point il était personnellement intéressé et concerné par ce «cas» tout à fait exemplaire.

Du début de la relation en passant par les différentes ruptures jusqu'à l'échec final, Canetti découvre en Kafka un écrivain qui a vécu à l'extrême le conflit

entre, d'une part, la vie de tous les jours, une vie à laquelle aspire Felice, tranquille et douillette, celle d'une famille bourgeoise normale au sein de laquelle chacun joue le rôle qui lui revient, et, d'autre part, la vie intérieure nourrie par l'écriture, entretenue par elle, s'exprimant le plus exclusivement possible dans cette écriture même. Ce conflit insoluble parce que naissant de la confrontation de deux façons de vivre tout à fait irréconciliables dans l'optique de Kafka, Canetti considère qu'il a été souhaité par Kafka qui a pris l'initiative de cette relation et l'a alimentée en sachant dès le début qu'elle serait impossible. Kafka n'aurait utilisé Felice que pour créer une certaine distance entre lui et sa famille. C'est d'abord elle, cette famille, avec tout ce qu'elle représente, qui compromet son écriture, l'empêche de vivre cette vie intérieure sans laquelle rien n'a plus de sens. Dans la relation provoquée par Kafka, qui n'avait rencontré Felice qu'une seule fois, l'amour déclaré à celle-ci n'aurait été qu'une fiction entretenue et ne devant exister que sur papier. Mais Felice réclamant bientôt ses droits, élaborant des projets de mariage, Kafka ne pouvait que la repousser et à travers elle la famille et toutes les exigences d'une vie «normale». Canetti considère les mensonges de Kafka, les faux-fuyants qu'il utilise, toutes les vilénies dont il se rend coupable pour reprendre peu à peu possession du seul lieu où il puisse vivre, l'espace créé et délimité par la création, comme l'ultime tentative pour se délester d'un seul coup du poids de toutes les institutions sociales qui ont jusque-là mis en péril son écriture.

A travers les lettres de Kafka à Felice, Canetti découvre une situation semblable à celle qu'il a décrite lui-même dans *Autodafé*. Le combat de Kafka ressemble étrangement à celui que livre l'intellectuel Kien contre toutes les revendications que la société lui adresse et qui s'incarnent dans le grotesque personnage de Thérèse, la femme de ménage devenant peu à peu sa gouvernante puis, à force de chantage, son épouse.

«Le premier livre» explicite les circonstances qui

ont livré à Canetti certains éléments autour desquels il allait plus tard construire la fable de l'homme-livres, le sinologue Kien qui ne vit que dans et pour sa bibliothèque et qui tombera un peu plus chaque jour sous l'emprise de la tyrannique Thérèse après avoir commis l'erreur fatale de lui confier l'organisation du quotidien, croyant ainsi se libérer des contingences pour se consacrer au travail de l'esprit. Pour qui a lu ou lira *Autodafé*, ce superbe roman avec lequel on vit longtemps après en avoir terminé la lecture, pour qui s'intéresse à Canetti, «Le premier livre» fournit une foule de renseignements sur ce qui a formé la vision du monde de cet écrivain et sur certaines techniques littéraires élaborées par Canetti au cours de sa carrière et qui étaient déjà toutes à l'œuvre dans *Autodafé*.

*La Conscience des mots*, livre sobre, réservé, refusant la facilité, exige une lecture soutenue. Il s'adresse au lecteur sensibilisé aux problèmes que peuvent entraîner les abus et les défaillances occasionnelles de tout langage, particulièrement ceux dont se servent les humains.